

Molière et les médecins *

par Aimé RICHARDT **

“Je trouve que c’est le métier le meilleur de tous ;
car, soit qu’on fasse bien soit qu’on fasse mal,
on est toujours payé de même sorte”.

Le Médecin malgré lui.

Jean-Baptiste Poquelin, que nous connaissons sous le nom de Molière, naquit à Paris le 15 janvier 1622. Il était fils et petit-fils de valets de chambre tapissiers du roi, et ses parents le destinaient à remplir la même charge. Toutefois son goût pour le théâtre et les lettres les conduisirent à l’envoyer faire ses études classiques au collège de Clermont, à Paris, puis son droit à Orléans. Il fut reçu avocat en 1645, mais se montra moins assidu au barreau qu’aux représentations de l’acteur comique Scaramouche. Il entra dans une troupe de jeunes gens qui jouaient la comédie pour se divertir, en devint rapidement le chef et parcourut avec elle la province à partir de la fin de 1645. Il commença alors à écrire de petites farces dont il saura, plus tard, reprendre les bonnes scènes. En 1653 il représente, à Lyon, sa première comédie : *l’Étourdi ou les Contretemps*, puis il crée, à Béziers, en 1656, *Le Dépit amoureux*.

Sa troupe se transfère à Paris, avec le titre de *Troupe de Monsieur*. Le 24 octobre 1658 elle joue devant le roi et sa cour *Nicomède* de Corneille et le *Docteur amoureux* de Molière. Louis XIV est conquis et lui accorde la salle du Petit Bourbon, où sa troupe jouera désormais. Le talent de Molière se déploie alors, et donne naissance à tous les chef-d’œuvres que nous connaissons et que nous aimons.

Molière y fait vivre des types innombrables : il a peint la bourgeoisie et la noblesse, les marchands, les médecins, les notaires, les provinciaux, les pédants, les fâcheux, les fanfarons, les intrigants, les fripons, les servantes, les valets et les maîtres ; il a mis en scène les ridicules du faux-savoir, la naïveté rustique, l’obstination et l’hypocrisie dévotes, l’autorité paternelle et ses abus, l’avarice, la prodigalité, l’irréligion, le libertinage, la misanthropie, la jalousie sous toutes ses formes, le mariage avec tous ses écueils, enfin il a montré toute la souplesse de son talent aussi bien dans les farces que dans les comédies les plus sérieuses, mais il moralise par goût et divertit par ordre, cet ordre venant souvent du roi lui-même. À l’issue de la quatrième représentation du *Malade imaginaire* au Palais-Royal, le 17 février 1673, Molière eut un crachement de sang. Transporté chez lui, rue de Richelieu, il mourut vers dix heures du soir.

* Comité de lecture du 20 mai 2006 .

** 70800 Varigny.

Déjà au Moyen Âge les farces et autres fabliaux mettaient en scène, pour s'en moquer, moines et médecins pour la plus grande joie du public. Si Molière s'est gardé de railler les dévots, à l'exception de Tartuffe (mais c'était un faux dévot) (1), il a abondamment brocardé les médecins, du début à la fin de sa carrière, s'acharnant sur eux avec, souvent, mauvaise foi, voire une certaine méchanceté. Les œuvres de Molière, où il met en scène les médecins (2), sont : *Le Docteur amoureux* (1658), *Le Médecin volant* (1659), *Le Docteur pédant* (1660), *Les Trois médecins pédants* (1661), *L'Amour médecin* (1665), *Le Médecin malgré lui* (1666), *Le Malade imaginaire* (1673).

Nous laisserons de côté les premières œuvres, qui nous paraissent être surtout des farces ou des esquisses. En revanche les deux dernières sont bien construites et présentent, de manières différentes, les sentiments de l'auteur vis-à-vis des médecins de son temps.

Le Médecin malgré lui

Créé au Palais-Royal le 6 août 1666, *Le Médecin malgré lui* est une farce inspirée d'un fabliau du Moyen Âge intitulé *Vilain mire* (médecin). Bien que les personnages ne soient guère que des pantins, animés d'une grosse malice ou d'une épaisse sottise, la pièce connut un succès considérable car elle fit rire... L'intrigue est mince : Sganarelle, le héros, est un ivrogne, coureur de filles, instruit (3) et beau parleur. Martine, sa femme, et ses enfants manquent de tout et même de pain, leur père va jusqu'à vendre les meubles du logis pour boire. Battue, trompée, Martine décide de se venger ; elle rencontre deux valets qui sont à la recherche d'un médecin pour soigner Lucinde, la fille de leur maître. Prise d'une inspiration soudaine, Martine leur loue la science de son mari : "Vous ne pouviez jamais mieux vous adresser pour rencontrer ce que vous cherchez ; et nous avons un homme, le plus merveilleux homme du monde pour les maladies désespérées". Les deux compères manifestant leur intérêt, Martine leur indique où trouver Sganarelle "qui s'amuse à couper du bois" mais les prévient : "...il n'avouera jamais qu'il est médecin, s'il se le met en fantaisie, que vous ne preniez chacun un bâton, et ne le réduisiez, à force de coups, à vous confesser à la fin ce qu'il vous cachera d'abord. C'est ainsi que nous en usons quand nous avons besoin de lui". Valère, l'un des deux laquais, manifestant quelques doutes sur la science du prétendu médecin, Martine lui répond : "...c'est un homme qui fait des miracles. Il y a six mois qu'une femme fut abandonnée de tous les médecins : on la tenait morte il y avait déjà six heures, et l'on se disposait à l'ensevelir, lorsqu'on y fit venir de force l'homme dont nous parlons. Il lui mit, l'ayant vue, une petite goutte de je ne sais quoi dans la bouche ; et, dans le même instant, elle se leva de son lit et se mit aussitôt à se promener dans la chambre, comme si de rien n'eût été". Convaincus, les deux compères s'en vont trouver Sganarelle et s'adressent à lui comme à un savant médecin, et, devant son étonnement et son refus de se déclarer tel, le rossent copieusement ce qui entraîne l'accord de Sganarelle : "Ah ! je suis médecin, sans contredit. Je l'avais oublié, mais je m'en ressouviens". Il est alors amené (4) chez Géronte, le père de Lucinde, la jeune fille malade, qui est devenue muette depuis qu'on lui refuse le mari qu'elle voudrait.

Lucinde est présentée à Sganarelle par Géronte, qui dit : "Je n'ai qu'elle de fille, et j'aurais tous les regrets du monde si elle venait à mourir". Ce à quoi Sganarelle répond doctement : "Qu'elle s'en garde bien. Il ne faut pas qu'elle meure sans l'ordonnance du médecin". Puis il interroge Lucinde qui répond par "han, hi, han, han, han". Après avoir tâté son pouls Sganarelle déclare : "Voilà un pouls qui marque que votre fille est muette" ce qui lui vaut l'admiration de Géronte, que Sganarelle reçoit avec modestie : "Nous

autres grands médecins, nous connaissons d'abord les choses. Un ignorant aurait été embarrassé... ; je touche au but du premier coup, et je vous apprends que votre fille est muette". Géronte lui demande alors pourquoi, et Sganarelle lui fait une réponse qui est bien dans la ligne de l'enseignement de la Faculté : "Tous nos meilleurs auteurs vous diront que c'est l'empêchement de l'action de la langue".

Pressé de questions, il explique : "je tiens que cet empêchement de l'action de sa langue est causé par de certaines humeurs qu'entre nous autres savants nous appelons humeurs peccantes, c'est-à-dire... humeurs peccantes (5) ; d'autant que les vapeurs formées par les exhalaisons des influences qui s'élèvent dans la région des maladies, venant... pour ainsi dire... à... Entendez-vous le latin ?". Géronte avouant qu'il ne l'entend point, Sganarelle se lance dans une longue tirade de mots latins, sans rime ni raison, puis il conclut, revenant au français, mais sans abandonner le galimatias : "Or, ces vapeurs dont je vous parle, venant à passer, du côté gauche où est la foie, au côté droit où est le cœur, il se trouve que le poumon, que nous appelons en latin *armyan*, ayant communication avec le cerveau, que nous nommons en grec *nasmus*, par le moyen de la veine cave, que nous appelons en hébreu *cubile*, rencontre en son chemin lesdites vapeurs qui remplissent les ventricules de l'omoplate ; et parce que lesdites vapeurs... comprenez bien ce raisonnement, je vous prie... et parce que lesdites vapeurs ont certaines malignité écoutez bien ceci, je vous conjure... ont une certaine malignité qui est causée...soyez attentif, s'il vous plaît... qui est causée par l'âcreté des humeurs engendrées dans la concavité du diaphragme, il arrive que ces vapeurs... *Ossabandus, nequeis, potarinum quipsa milus*. Voilà justement ce qui fait que votre fille est muette".

Après avoir indiqué qu'il convenait de remettre Lucinde au lit et de lui donner, comme remède, quantité de pain trempé dans du vin, car "il y a dans le vin et le pain, mêlés ensemble, une vertu sympathique qui fait parler. Ne voyez-vous pas bien qu'on ne donne autre chose aux perroquets, et qu'ils apprennent à parler en mangeant de cela".

Sganarelle rencontre alors Léandre, ce jeune homme que Lucinde veut épouser contre la volonté de son père. Mis au courant de la simulation, il promet son aide à Léandre, et lui tient ce discours sarcastique sur la profession de médecin : "Je trouve que c'est le métier le meilleur de tous ; car, soit qu'on fasse bien, ou soit qu'on fasse mal, on est toujours payé de même sorte. La méchante besogne ne retombe jamais sur notre dos, et nous taillons comme il nous plaît sur l'étoffe où nous travaillons. Un cordonnier en faisant des souliers ne saurait gâter un morceau de cuir, qu'il n'en paye les pots cassés ; mais ici l'on peut gâter un homme sans qu'il en coûte rien. Les bévues ne sont point pour nous, et c'est toujours la faute de celui qui meurt. Enfin le bon de cette profession est qu'il y a, parmi les morts, une honnêteté, une discrétion la plus grande du monde : jamais on n'en voit se plaindre du médecin qui l'a tué". Finalement, les choses s'arrangent : Lucinde épouse Léandre avec le consentement de Géronte, et Sganarelle retrouve et sa femme et ses bouilles...

Le Malade imaginaire

Avant *Le Malade imaginaire*, il n'y avait eu dans les comédies de Molière que des malades pour rire, telle cette Lucinde que nous venons de voir. C'est là un vieux scénario de farce dont Molière apprécie les vertus comiques. Il en va autrement dans *Le Malade imaginaire*, car Argan se croit malade, et il n'a aucun motif de feindre la maladie. De plus les médecins qui le soignent et l'entourent ne sont pas des charlatans mais de véritables docteurs diplômés de la Faculté ; ils décrivent les symptômes d'Argan de

manière satisfaisante et conforme à l'enseignement qu'ils ont reçu, mais leurs remèdes sont sans effet et ne guérissent pas le patient. Argan est persuadé qu'il est malade, il ne vit d'ailleurs plus que pour cela : son emploi du temps est marqué par les médecines, les purges et les clystères. Dès la première scène du premier acte, nous le voyons éplucher, en bon bourgeois qui connaît la valeur de l'argent, le mémoire de son apothicaire, M. Fleurant. "Plus, du vingt-quatrième, un petit clystère insinuatif, préparatif et rémollissant, pour amollir, humecter et rafraîchir les entrailles de monsieur". Ce qui me plaît de monsieur Fleurant, mon apothicaire, c'est que ses parties [mémoires] sont toujours fort civiles. "les entrailles de monsieur, trente sous". Oui, mais, monsieur Fleurant, ce n'est pas tout que d'être civil, il faut être aussi raisonnable, et ne pas écorcher les malades. Trente sous un lavement ! Je suis votre serviteur, je vous l'ai déjà dit, vous ne me les avez mis dans les autres parties qu'à vingt sous, et vingt sous en langage apothicaire, c'est-à-dire dix sous. Les voilà : dix sous..."

Et Argan continue son énumération et sa vérification comptable, additionnant, rognant dix sous ici, une livre (6) là, le tout assorti de commentaires tels que : "Ah ! monsieur Fleurant, c'est se moquer : il faut vivre avec les malades..." ou encore : "Ah ! monsieur Fleurant, tout doux, s'il vous plaît ! si vous en usez comme cela, on ne voudra plus être malade" (7). Enfin vient le récapitulatif : "si bien donc que, de ce mois, j'ai pris une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit médecines, et un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze et douze lavements ; et l'autre mois il y avait douze médecines et vingt lavements. Je ne m'étonne pas si je ne me porte pas si bien ce mois-ci que l'autre. Je le dirai à Monsieur Purgon afin qu'il mette ordre à cela..." (8).

S'apercevant qu'on l'a laissé seul dans sa chambre Argan agite sa sonnette avec frénésie, ce qui fait accourir Toinette sa servante dévouée, mais n'hésitant pas à lui dire ses quatre vérités. C'est ainsi qu'elle commence à le rabrouer, en lui reprochant ses dépenses inconsidérées : "Ce monsieur Fleurant et ce monsieur Purgon s'égayent bien sur votre corps ; ils ont en vous une bonne vache à lait, et je voudrais bien leur demander quel mal vous avez, pour vous faire tant de remèdes". Puis Argan ordonne que l'on fasse voir sa fille Angélique à qui il annonce qu'il a résolu de la donner en mariage à un médecin, Thomas Diafoirus, qui est le neveu de M. Purgon. Comme Angélique et Toinette protestent, Argan leur explique ses raisons : "me voyant infirme et malade comme je suis, je veux me faire un gendre et des alliés médecins (9), afin de m'appuyer de bons secours contre ma maladie, d'avoir dans ma famille les sources des remèdes qui me sont nécessaires, et d'être à même des consultations et des ordonnances (10)". Argan conclut, en toute logique : "...C'est pour moi que je lui donne un médecin, et une fille de bon naturel doit être ravie d'épouser ce qui est utile à la santé de son père".

Or, et l'on retrouve ici notre Molière habituel, Angélique aime Cléante. Elle résiste donc, mais Argan n'en a cure. Après plusieurs scènes qui nous présentent Béline la seconde femme d'Argan, un notaire véreux, Cléante déguisé en maître de musique, arrivent pour la présentation du "fiancé" M. Diafoirus, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, et son fils, Thomas Diafoirus, docteur frais émoulu de cette même Faculté. Thomas, qui est un benêt consommé, a appris par cœur trois compliments, aussi ridicules l'un que l'autre, qu'il tente de réciter à toute allure à Argan, à Angélique et à Béline. Ne résistons pas au plaisir de découvrir le début du galimatias dédié à Argan : "Monsieur, je viens saluer, reconnaître, chérir et révéler en vous un second père, mais un second père auquel j'ose dire que je me trouve plus redevable qu'au premier. Le premier m'a engendré ; mais vous m'avez choisi... ce que je tiens de vous est un ouvrage de votre volonté :

et d'autant plus que les facultés spirituelles sont au-dessus des corporelles, d'autant plus que je vous dois, et d'autant plus je tiens précieuse cette future filiation”.

Après avoir confondu Angélique et sa belle-mère, adressant à l'une le compliment ridicule destiné à l'autre, Thomas Diafoirus essaye de remonter la pente en offrant à Angélique la thèse qu'il vient de soutenir “contre les circulateurs” (11), puis l'invite à assister à “la dissection d'une femme, sur quoi je dois raisonner”. Diafoirus père, se rendant compte du peu d'enthousiasme d'Angélique, vante alors les qualités de son fils “pour le mariage et la propagation” et assure que Thomas “possède en un degré louable la vertu prolifique, et qu'il est du tempérament qu'il faut pour engendrer et procréer des enfants bien conditionnés”.

Argan demande alors aux Diafoirus père et fils “de me dire un peu comment je suis”. S'ensuit une série de questions du père au fils, à la fin de laquelle le diagnostic tombe : Argan souffre de la rate. Mais il proteste : “Non, monsieur Purgon dit que c'est mon foie qui est malade”. Diafoirus essaie de se tirer de ce mauvais pas : “Et oui : qui dit *parenchyme* (12) dit l'un et l'autre, à cause de l'étroite sympathie qu'ils ont ensemble par le moyen du *vas breve*, du *pylore*, et souvent *des méats cholidiques*. Il vous ordonne sans doute de manger force rôti ?

- Argan. Non, rien que du bouilli.

- M. Diafoirus. Eh oui : rôti, bouilli, même chose. Il vous ordonne fort prudemment, et vous ne pouvez être en de meilleures mains”.

Puis les Diafoirus prennent congé.

Intervient alors Béralde, frère d'Argan, qui s'efforce de remettre les choses en place, exhortant Argan à laisser là médecines et médecins. Argan s'étrangle de colère et le menace : “Si ce n'était que des médecins, je me vengerais de son impertinence et, quand il sera malade, je le laisserais mourir sans secours... je ne lui ordonnerais pas la moindre saignée, le moindre petit lavement, et je lui dirais : Crève, crève, cela t'apprendra une autre fois à te jouer de la Faculté”. Il faut noter que Béralde défend, dans sa dispute avec son frère, une position moderniste. Voici, par exemple, la critique qu'il fait de monsieur Purgon : “C'est un homme tout médecin, depuis la tête jusqu'aux pieds ; un homme qui croit à ses règles plus qu'à toutes les démonstrations des mathématiques, et qui croirait du crime à les vouloir examiner ; qui ne voit rien d'obscur dans la médecine, rien de douteux, rien de difficile...c'est de la meilleure foi du monde qu'il vous expédiera, et il ne fera en vous tuant que ce qu'il a fait à sa femme et à ses enfants...”. Comme toujours dans Molière les choses s'arrangent. Angélique épousera Cléante et Argan sera reçu médecin. Comme il doute de ses capacités, son frère l'assure que “l'on n'a qu'à parler avec une robe et un bonnet, tout galimatias devient savant ; et la barbe fait plus de la moitié d'un médecin”.

En fait, quelle que soit l'opposition que Molière suggère entre le diagnostic de monsieur Purgon et celui de la famille Diafoirus, ils ont tous les deux raison. Formés par la Faculté de Paris à la médecine *galénique* ils raisonnent d'après les critères de la médecine humorale. De quoi souffre Argan ? Ils répondent : d'un dérèglement des humeurs, qui explique sa maladie. Argan est soit un *bilieux* (foie) soit un *atrabilaire* (rate), et probablement les deux à la fois. La physiologie galénique admet d'ailleurs “une étroite sympathie” entre le foie et la rate car les deux organes élaborent, à partir du sang de la veine cave, la bile jaune (foie) d'une part et la bile noire ou atrabile (rate) d'autre part. Nous avons donc là, non point des diagnostics de fantaisie, mais des raisonnements parfaitement conformes aux enseignements de la médecine humorale. Les diverses manifesta-

tions de la maladie d'Argan conduisent à penser qu'il souffre d'un excès d'humeur atrabilaire, ce que Galien a parfaitement décrit, y compris avec les remèdes conseillés. Tous ces détails se retrouvent ailleurs dans le traité galénique intitulé *Des lieux affectés* dont on peut se demander si Molière n'y a pas trouvé ses informations. En tout état de cause la maladie d'Argan est connue et identifiée par les médecins du Grand Siècle.

De même, il n'y a pas lieu de se gausser des médicaments prescrits par monsieur Purgon. Celui-ci ordonne des médecines purgatives où dominant la casse et le senné, car il sait que les humeurs bilieuses de son patient sont *sèches* et qu'il faut rétablir l'équilibre compromis entre le *sec* et l'*humide*, d'où le petit clystère "pour amollir, humecter et rafraîchir les entrailles de monsieur". C'est là de bonne médecine galénique. L'ensemble des remèdes prescrits par monsieur Purgon a pour but de chasser l'excès d'humeurs et de restaurer l'équilibre indispensable, après avoir éliminé ces *humeurs peccantes*. On peut noter aussi que son médecin ne prescrit pas de saignées à Argan, ce qui aurait été contre-indiqué dans son cas par Galien, et est une preuve du sérieux avec lequel il est soigné. On trouve dans Galien une description des mélancoliques qui convient fort bien au cas d'Argan : "Tous sont en proie à la crainte, à la tristesse, accusent la vie et haïssent les hommes, mais tous ne désirent pas mourir. Il en est, au contraire, chez qui l'essence même de la mélancolie est la crainte de la mort".

Alors reste une question fondamentale : si on peut démontrer qu'il n'y a rien de ridicule ni de fautif dans les diagnostics et les traitements que les médecins appliquent à Argan, pourquoi Molière les présente-t-il comme d'odieux bouffons ? Pourquoi n'y a-t-il pas dans son œuvre un seul médecin aimable ? Molière aurait-il souffert de la même maladie qu'Argan, c'est-à-dire la mélancolie, et aurait-il reproché aux médecins de ne pas pouvoir le guérir de cette affection ? Car si les médecins qu'il met en scène dans *Le Malade imaginaire* font leur métier avec zèle et selon les canons de la médecine du temps, pourquoi les attaquer avec tant de hargne ?

NOTES

- (1) Qui lui valut malgré tout beaucoup d'ennuis avec la toute-puissante Église de France.
- (2) Georges Bordonove, (Molière, Paris 1967).
- (3) Il a "servi dix ans un fameux médecin" et cite Aristote qui disait "qu'une femme est pire qu'un démon".
- (4) Revêtu entre-temps par les valets d'une robe de médecin et d'un chapeau des plus pointus.
- (5) La source d'information de Molière dans le langage médical provient probablement d'un livre de M. de La Framboisière qui était un manuel destiné aux jeunes médecins, très en vogue au XVII^{ème} siècle.
- (6) C'est à dire environ trente de nos euros, ce qui n'est pas rien.
- (7) On se moque volontiers du comportement d'Argan, encore qu'il démontre que celui-ci, dans sa manie, conserve les pieds sur terre, d'un point de vue comptable tout au moins. Mais imaginons dans quelques siècles nos descendants riant de bon cœur au spectacle d'un de nos contemporains aux prises avec des feuilles de sécurité sociale et de mutuelles diverses essayant de comprendre pourquoi tel médicament est remboursé à 90 pour cent, tel autre à 60, tel autre pas du tout ; telle prestation médicale ou telle consultation de spécialiste à tant...etc. et pestant de bon cœur, car n'y entendant goutte !
- (8) Ne croit-on pas entendre tel malade contemporain se plaignant que son médecin lui a ordonné moins d'antibiotiques que le mois précédent ?
- (9) Ce qui est logique ; la société française du 17^{ème} siècle reposant sur ces notions de clans, de familles étendues, d'alliances, par exemple entre la noblesse et la haute magistrature, dans lesquelles chacun recherchait la sécurité ou la notoriété.

MOLIÈRE ET LES MÉDECINS

- (10) Donc les obtenir *gratis pro deo*, ce qui renforce l'idée qu'Argan, quoique mentalement un peu dérangé, ne perd pas le nord pour sa situation financière...
- (11) C'est à dire ceux qui défendent la circulation sanguine.
- (12) Thomas Diafoirus a diagnostiqué "une intempérie dans le *parenchyme splénique*, c'est-à-dire la rate".

RÉSUMÉ

Après avoir rappelé les œuvres de Molière où il met en scène et maltraite fort les médecins, l'auteur analyse Le malade imaginaire. En s'appuyant sur Galien et sur l'enseignement dispensé au XVIIème siècle par la Faculté de Médecine de Paris, il défend les thèses suivantes : Argan n'est pas un malade imaginaire. Il souffre d'un excès d'humeur atrabilaire. Le docteur Purgon et l'apothicaire Fleurant, ne sont pas des voleurs qui profitent de la crédulité d'Argan, mais des praticiens honnêtes et consciencieux. Les Diafoirus, père et fils, ne sont nullement des bouffons ignorants. Ils se prononcent, en matière médicale, selon l'enseignement de leurs maîtres. L'auteur conclut en émettant l'hypothèse que Molière souffrait, lui aussi, de mélancolie et en voulait aux médecins de ne pouvoir le guérir.

SUMMARY

The author evokes Molière's works and analyses the play Le Malade Imaginaire in which Molière ill-treated the physicians. Through Galen's work and medical education during the 17th, he asserts that Argan was not a hypochondriac but suffered from bilious humour described by Galen, and Dr Purgon and Mr Fleurant were not thieves but decent and conscientious practitioners while both Diafoirus were not ignorant clowns as they spoke according to the medical education of their masters. The author makes the assumption that Molière too suffered from melancholia and held a tremendous grudge against medical doctors for not having cured him.

C. Gaudiot